

B.—LETTRES.

I.—A une mère.

Ma pauvre amie, quel malheur !... Que deviens-tu ? Qu'il me tarde de te revoir, de t'embrasser, de pleurer avec toi !

Est-ce possible que cette chère enfant, dont la grâce et l'intelligence gagnaient tous les cœurs, te soit ravie si jeune encore ! De quel courage tu as besoin, ma chère Z..., pour supporter une aussi rude épreuve !

Je ne puis presque rien trouver pour te consoler : plus je réfléchis, plus je te plains affectueusement. Il ne faut point cependant t'abandonner à la tristesse et à la douleur sans espérance. Songe aux desseins tout paternels du Dieu qui nous attend tous un jour, au seuil de la gloire bienheureuse. Songe aux qualités et à la résignation de ta chère absente, trouvée assez riche dans la fleur même de sa jeunesse.

Cherche dans les vues miséricordieuses du Dieu qui donne comme un prêt et rappelle à lui pour couronner, et dans la prière silencieuse et résignée, le seul adoucissement aux amertumes et la seule force d'un cœur brisé. Nulle humaine condoléance ne saurait remplacer ces soupirs d'abandon et ce regard d'espérance aux pieds de notre Père des cieux.

Dans quelques jours, il me sera permis de te serrer dans mes bras : déjà je voudrais y être, et j'y suis en esprit et de tous mes désirs.

En attendant, je prie avec ardeur pour ton âme endolorie, pour ton cher époux, à qui tu donneras, je t'en prie, l'assurance de mes respects, et crois à mon attachement inviolable et à mon impérissable sympathie.

Ton amie fidèle et dévouée,

L. N...

* *

II.—A un père.

Mon cher Ami,

Il n'est rien de plus douloureux, parce qu'il n'y a rien de plus opposé à la nature, que la disparition d'un enfant. Quand cet être aimé, aux grâces de son âge joint le naturel le plus aimable, le caractère le plus charmant, l'intelligence la plus ouverte, le cœur le plus droit et affectueux, quand on a fondé sur ces richesses les plus flatteuses espérances, le malheur semble passer toute mesure et tout espoir de consolation. Il y a des hommes, des